

Pourquoi un événement climatique devient-il une catastrophe ? Ce qui fait la catastrophe peut correspondre à la survenue inhabituelle d'un extrême climatique dans l'année (comme les inondations de juin 2016 en France) ou dans l'espace (hors des lieux habituels de ces extrêmes). À l'inverse, des catastrophes peuvent aussi se produire au moment où le système climatique est « normalement » générateur d'extrêmes. C'est par exemple le cas des inondations dans le sud-est de la France qui ont lieu souvent à l'automne, moment dans l'année où les perturbations accompagnent des circulations méridiennes sources de fortes pluies. Pensons aux inondations dramatiques de Nîmes en octobre 1988, de Vaison-la-Romaine en septembre 1992, de l'Aude en novembre 1999 ou de la vallée de la Roya en octobre 2020... Pensons aussi à la saisonnalité des cyclones ou de la mousson : certains mois sont bien plus à risque que d'autres pour les sociétés. Dans ces circonstances-là, en cas de catastrophe, Pierre Pagny, géographe climatologue, souligne que « l'exception est plus dans l'ampleur de ces événements que dans leur genèse ».

Mais la catastrophe climatique est-elle générée uniquement par ces valeurs climatiques extrêmes, comme des précipitations très abondantes ou des températures très élevées ? C'est ce qu'on pourrait supposer de prime abord, trop rapidement. Car nous verrons que le lien entre extrême climatique et catastrophe n'est pas si évident. Si nombre de catastrophes climatiques ont bien eu lieu alors que l'événement climatique était extrême, d'autres événements plus proches des normales climatiques ont eu des consé-

quences désastreuses pour les sociétés. Il faut donc trouver des explications plus sociales et politiques que climatiques à certaines catastrophes. Ce sont aussi des choix humains de s'installer dans des zones à risque qui conduisent à donner aux extrêmes climatiques des conséquences catastrophiques. Comme le dit Salvano Briceno, directeur de la stratégie de réduction des catastrophes naturelles aux Nations unies : « L'aménagement du territoire et la politique de construction portent une responsabilité essentielle dans la fabrication des catastrophes. Elles ne sont pas naturelles. C'est l'action de l'homme qui transforme l'aléa naturel en désastre ».

Depuis les années 1960, avec les travaux du sociologue Enrico Quarantelli, l'aléa climatique est vu non plus comme la cause mécanique du désastre mais comme un élément d'explication de la catastrophe dont l'apparition est directement liée au contexte social. Or de nos jours, les acteurs gestionnaires tout comme le grand public restent focalisés sur la menace, l'aléa « naturel ». Cela découle sans doute de la domination, historiquement construite, des recherches portées par les sciences dures qui travaillent sur les dynamiques physiques du climat.

Les débats se complexifient et ce livre tentera de mieux démêler les discours des uns et des autres. Par exemple, Masami Sugawara, physicien, dit en 1979 que la catastrophe est « un événement provoqué par des forces échappant à la volonté de l'homme (...) lorsque des pertes sont provoquées par une cause impossible ou très difficile à prévoir, les intéressés peuvent prétendre n'avoir aucune responsabilité dans l'événement et le considérer comme une catastrophe ». Alors que pour Pascal Acot, historien des sciences, il n'y a pas de catastrophes climatiques, cette expression n'a pas de sens en soi mais seulement par

rapport à l'humanité. Pour lui, un changement climatique, lent ou brutal, devient une catastrophe – ou non – dans des conditions sociales déterminées. Deux interprétations bien éloignées ! Querelle de disciplines, de point de vue, cas d'études différents ? Nous montrerons au fil de ces idées reçues pourquoi c'est la seconde interprétation qui retient plus notre attention au point de nous demander si les catastrophes climatiques ne sont pas (avant tout ?) des catastrophes politiques.

Comme nous le verrons, chaque catastrophe allant de pair avec une situation territoriale et politique particulière, il est difficile de généraliser. Si les idées reçues décryptées dans ce livre nous semblent assez répandues et suffisamment critiquables avec des arguments solides, chaque catastrophe analysée présente un ensemble de spécificités tant climatiques que sociopolitiques qu'il nous faudra préciser. En géographe, nous raisonnerons donc à chaque fois à l'échelle de territoires (une région, une vallée, une île, une ville...). Convaincus également de l'intérêt du recul historique, nous verrons, en suivant la géographe Nancy Meschinet de Richemond spécialiste des risques et des catastrophes, que « s'intéresser aux racines anciennes des comportements des acteurs a également un objectif pratique en permettant d'enrichir et de mieux comprendre les "scènes du risque" où représentations et intérêts orientent les réactions des groupes/individus en présence ». Précisons également que ces idées reçues sont plutôt présentées du point de vue de pays du nord, occidentaux. Les catastrophes climatiques ne sont pas vécues de la même façon ailleurs, et ce qui fait « catastrophe » n'est pas similaire pour certaines cultures et pour d'autres.

Déconstruisons donc les idées reçues face aux catastrophes climatiques et mettons en avant les formes

de maladaptations qui existent aujourd'hui dans les territoires et qui nécessitent des réponses sociopolitiques, et aussi des moyens économiques. De fil en aiguille, les idées reçues, c'est-à-dire des opinions construites sur des stéréotypes de pensée entre cliché et lieu commun, nous permettront aussi de montrer en quoi une approche englobante sur le changement climatique, proposant un discours planétaire sur les catastrophes climatiques, mérite d'être contextualisé localement car le passage d'une échelle à une autre n'est jamais neutre. Et c'est justement l'apport du géographe que de décrypter ces jeux d'échelles.

Il s'agira aussi de voir en quoi concevoir le futur comme une seule expectative du désastre, pour reprendre les mots du sociologue Henri-Pierre Jeudy, est problématique. Si notre imaginaire est de plus en plus happé par les catastrophes climatiques, à force d'événements mis en images, ne faut-il pas aussi mobiliser des réalités plus politiques et climatologiques des catastrophes pour faire la part des choses entre le spectacle et les faits ? Ne faut-il pas aussi se détacher d'une vision globale de la catastrophe pour privilégier le pluriel des catastrophes ? C'est ce qu'écrivent les philosophes Catherine et Raphaël Larrère : « Que de nouvelles catastrophes soient possibles et même probables n'implique en effet nullement, bien au contraire, de les déclarer certaines en les totalisant dans un récit unique ».